

## AU SUJET DU PERSONNAGE DU PÈRE DE KERN DANS *SÉBASTIEN ROCH*

Un essai d'identification du Père de Kern, dans le roman *Sébastien Roch* est fait par Pierre Michel et Jean-François Nivet dans *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*. Les auteurs suggèrent, certes avec réserve et nuances, l'éventualité du Père Stanislas du Lac derrière ce personnage. Nous ne pouvons que nous inscrire en faux contre cette hypothèse, et apporter certaines preuves qui l'infirmement totalement.

En premier lieu, le milieu familial décrit dans *Sébastien Roch* ne laisse aucune possibilité de rapprochement avec celui du Père du Lac. La mère du Père de Kern est dite *morte en adultère à l'étranger*. Celle du Père du Lac est une catholique particulièrement croyante et pratiquante. C'est sans aucun doute, elle qui, par l'exemple de sa foi, est à l'origine de la vocation de son fils. Elle insiste auprès de son mari pour faire inscrire son fils chez les jésuites à Brugelette afin qu'il fasse sa première communion dans de bonnes conditions. Lors des vacances, elle le convie souvent à venir prier dans la petite chapelle "*si froide et abandonnée*" de La Cessoye, leur propriété familiale dans le nord, où elle se plaît tant. Plus tard, elle fait remettre en état cette chapelle afin de recevoir la communion des mains de son fils lorsqu'il sera ordonné prêtre. Elle meurt cependant avant, le 5 janvier 1860, à l'âge de 52 ans, d'une maladie cardiaque connue, qui laissait prévoir une telle issue brusque. La veille de sa mort, se sentant mal, elle fait appeler le curé du village pour se confesser, devant recevoir la communion le lendemain. Elle communiait très fréquemment.

Le père du Père de Kern est dit *débauché, installant des concubines dans sa propre maison*. Celui de Stanislas est un grand bourgeois de l'époque Louis-Philippe, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, officier de la Légion d'honneur, médaille militaire. Homme très patriote, plutôt voltairien et athée, mais qui se convertit à la Noël 1862, à l'incitation de son fils. Dans ses lettres à son fils, nous avons toujours noté un esprit de famille, une délicatesse de sentiments et une grande rigueur intellectuelle. Jamais dans aucune des lettres de la correspondance familiale de son fils ou de sa femme nous n'avons noté la moindre allusion à une situation irrégulière. Le milieu familial est très uni et se retrouve régulièrement à La Cessoye pendant les vacances, ou plus tard au Lude, dans la Sarthe. Le couple vit d'abord 94 rue de Varennes, puis au 8 rue Las Cases. Nous sommes loin des turpitudes annoncées.

Quant à la sœur du Père de Kern, *mariée, qui le reçoit chez elle à demi-nue au milieu de chiffons odorants et de dentelles*, faisons simplement remarquer que Stanislas n'a pas de sœur. C'est un fils unique. Dans ce seul tableau familial, bien éloigné de celui de Stanislas du Lac, on note déjà, quel que soit le milieu familial décrit par l'auteur, toute sa tendance à l'exagération et à l'érotisation de ses personnages.

Au sujet de la vocation même du Père de Kern qui, *après avoir dégringolé tous les degrés du vice, et [s'être] roulé dans les plaisirs défendus ... et qui, un soir en pleine orgie, avait été miraculeusement touché par la grâce*, rien de commun avec celle de Stanislas. Il la raconte en partie dans les premières pages de son livre *Jésuites*. Toutes les lettres à sa famille montrent pendant son séjour à Brugelette une vocation précoce, très sûre et personnelle. Sa décision finale est prise en rhétorique, alors que depuis deux ans il en parle à ses parents, c'est-à-dire dès l'âge de quinze ans. Il passe directement du collège de Brugelette au noviciat d'Issenheim, où il entre le 28 octobre 1853, il a 17 ans. Ses lettres sont tout à fait édifiantes à ce sujet et montrent un grand dessein, une réelle maturité et une vive conscience de sa mission. Il est passé, comme il l'écrit lui-même, *du berceau à l'autel et ce n'est aucun chagrin d'amour qui m'a conduit chez eux*. Nous sommes loin de la jeunesse dévergondée du Père de Kern. Il y a là aussi erreur d'identification.

En ce qui concerne la période de sa présence au collège Saint François-Xavier à Vannes, Stanislas du Lac y séjourne au cours de sa "régence" (stage en milieu enseignant) d'octobre 1858 à juin 1864. Octave Mirbeau y séjourne d'octobre 1859 à juin 1863, date à laquelle il est renvoyé. Il a alors 15 ans. S'il a eu, comme cela est possible au cours de ses quatre ans de présence à Vannes, Stanislas du Lac comme surveillant d'études, il n'est pas dit que ce soit pendant l'année 62/63, c'est-à-dire, lors de "l'acte caractérisé" au printemps 1863. Il y a, à cette date, exactement 54 Pères jésuites ordonnés ou non dans le collège et ceux qui sont surveillants d'études ne sont pas

nécessairement les mêmes dans les dortoirs.

Stanislas, âgé de 26 ans, est d'autre part, seulement "*Praefectorus Alumnorum*". Il n'est pas encore ordonné prêtre, et ne le sera que six ans plus tard, le 19 septembre 1869. Il n'a donc aucun pouvoir de confession, comme cela est rapporté pour le Père de Kern. Il apparaît aussi dans le roman que "l'acte" et la "confession" qui suit sont liés dans un même moment. À quel titre, alors, s'autoriserait-on à retenir comme auteur de l'acte celui qui ne peut certainement pas être celui de la confession ? On extrait d'un ensemble la seule partie invérifiable pour faire une supposition inconciliable avec la partie complémentaire vérifiable. C'est alors se permettre de laisser libre cours à toute interprétation personnelle et faire interférer à sa convenance roman et autobiographie.

On peut noter accessoirement que le Père de Marel, après avoir reçu le "secret"<sup>8</sup> de Sébastien, personnage dans lequel se serait identifié en partie Octave Mirbeau, déclare en informer le recteur et affirme que "*l'un et l'autre*" seront sanctionnés. Or Stanislas reste une année de plus, d'octobre 63 à juin 64, pour terminer sa sixième année.

Les auteurs font aussi remarquer que le Père du Lac *fera une belle carrière de prédicateur comme le Père de Kern*. Or le Père du Lac n'acquiert sa renommée de grand prédicateur qu'à partir des années 1893-94, quelques années après son retour en France, en 1890. Si bien que lorsque Octave Mirbeau fait paraître en 1890 son livre *Sébastien Roch*, le Père du Lac n'est pas encore connu comme prédicateur parisien. Il est depuis dix ans à Canterbury, comme recteur du *Saint-Mary's College* qu'il fonde en 1880, après les décrets de Jules Ferry entraînant une dissolution de la Compagnie de Jésus. Nous n'avons pas retenu, bien entendu, la date probablement fictive, du 25 janvier 1869<sup>9</sup>, inscrite dans le carnet de Sébastien, et à laquelle il note la venue du Père de Kern, *un des prédicateurs les plus éloquents de la compagnie de Jésus*, pour prêcher le carême. C'est peut-être à partir de cela que les auteurs semblent s'être inspirés pour faire un rapprochement avec le Père du Lac. À cette date, Stanislas du Lac n'est pas encore ordonné prêtre.

Au sujet de l'éventuelle ressemblance des deux noms par leur *gutturarité* ou *de façon plus décisive par leur toponymie*<sup>10</sup>, l'argumentation nous paraît de faible poids. Notons d'abord que le terme de toponymie ne concerne que l'étymologie des noms de lieux et non celui des noms communs. Or entre un "lac" et un "tumulus", il ne peut y avoir, tout au plus, qu'une vague association d'idée. De même pour la prononciation palatale de "lac" et gutturale de "Kern", elles n'ont rien de semblables. Quant au caractère monosyllabique des deux noms, citons un exemple<sup>11</sup>. Au cours des années 61/62 et 62/63, il y a, entre autres, le Père Kean auquel il suffit de changer une lettre pour faire Kern. Ce Père n'est pas retrouvé dans l'année 63/64, c'est-à-dire celle après "l'acte", sur la liste des présences à Vannes et il a la capacité de confesser. Ceci, bien entendu, ne nous autorise nullement à le désigner, car il peut n'être qu'à l'origine de l'inspiration d'un nom bien breton pour les besoins du roman. De même sa disculpation ne serait en rien une preuve complémentaire à l'identification proposée, une supposition ne pouvant être tenue pour vraie sur la simple élimination d'une autre éventualité. (argumentation circulaire).

Ne paraît-il pas, d'ailleurs, plus raisonnable et signifiant de voir dans le choix symbolique de la succession de ces trois mots, "Père de Kern", ce qui, l'un après l'autre, résume ce qu'Octave Mirbeau déteste le plus, à savoir, l'autorité religieuse, l'aristocratie et enfin ce qui est typiquement breton ? Une autre version peut être proposée : "de Ker...." résume à lui seul toute la noblesse bretonne. En ajoutant un "n", qui veut dire tonsure en breton, on synthétise bien dans ce nom les trois composantes de sa révolte. Il rêve *d'incendier le collège, d'étriper nobles et jésuites*<sup>12</sup> et *Ce n'est par hasard que les jésuites s'installent en pays armoricain, aucun décor de paysage et d'humanité ne leur convenait mieux pour pétrir les cerveaux et manier les âmes... de tous les pays bretons le taciturne Morbihan est demeuré le plus obstinément breton par son fatalisme religieux, sa résistance sauvage au progrès moderne*<sup>13</sup>. On voit déjà poindre dans cette dernière phrase, les deux notions de progrès et de cléricalisme, qui, s'opposant trop souvent à tort, ont rendu si difficile la mutation de la société en cette fin de siècle, sensible à un positivisme et à un scientisme optimistes.

On ne voit guère finalement ce qu'il reste de la supposition des auteurs après la stricte analyse critique et objective des faits décrits dans le roman. Sûrement pas le contexte familial, non plus les conditions de sa vocation, non plus la possibilité de confesser, non plus celle de prédicateur,

et tellement peu de choses en faveur du nom, pas plus en tout cas que pour d'autres. Autrement dit, tout ce qui est vérifiable exclut formellement l'hypothèse envisagée. Il nous paraît ainsi difficile de retenir dans tout le contexte du roman la seule partie invérifiable pour la livrer aux caprices de l'imagination et maintenir, sans preuve directe, l'équivoque d'une telle suggestion, sous peine de diffamer. Les choses sont claires, il n'y a pas d'identification<sup>15</sup> possible entre le personnage de roman du Père de Kern et la personne du Père du Lac. Une telle hypothèse est aussi inacceptable que diffamatoire. Elle peut être totalement récusée et définitivement rayée, ne serait-ce que pour l'honneur posthume d'une personnalité et celui d'un nom.

Quant au problème de l'acte délictueux lui-même, il est aussi contestable qu'invérifiable. L'intéressante interprétation psychanalytique faite lors du colloque de 1992 nous dit : *Il nous est impossible d'affirmer qu'Octave Mirbeau ait réellement vécu une séduction homosexuelle<sup>16</sup>, d'autant plus que le texte ne permet pas de conclure que Sébastien Roch parle à la première personne. Il a pu n'être que témoin de faits de ce genre, qui étaient assez courants<sup>17</sup>... Gardons à l'esprit que la "séduction" n'a pas besoin d'être réelle, car il suffit qu'elle rencontre nos désirs inconscients les plus censurés<sup>18</sup>*. Mirbeau n'en manque pas. Notons que Bolorec le silencieux, l'autre Mirbeau, c'est-à-dire peut-être davantage lui à cette époque, est indemne. Il a lui aussi un père médecin, comme celui de Mirbeau, médecin à Rémalard.

D'autre part, la structure mentale de Sébastien citée dans cette même étude, et à laquelle nous souscrivons volontiers, *se joue sur un registre hystérique*. On y retrouve bien les deux composantes principales et habituelles d'un tel fond mental. D'abord, les particularités de la vie imaginative, avec tendance à l'amplification, à la fabulation, à la dramatisation, avec pour corollaire, la fréquente intégration progressive de situations en fonction de ses desseins et de ses craintes. Ceci, avec le temps remanie largement et avec sincérité les souvenirs de la vie passée. Rappelons que ce roman paraît 27 ans après l'éventuel acte. Le deuxième aspect, bien connu et sur lequel nous n'insisterons pas est celui de la déviation constitutionnelle de l'instinct amoureux, qui induit dans toute relation une érotisation trouble. Cela n'implique donc pas la nécessité d'un traumatisme pour expliquer les particularités de l'érotisme dans les romans de Mirbeau, ce sur quoi les auteurs semblent s'appuyer avec une conviction à laquelle nous opposons notre doute le plus réel et le plus complet, pour les raisons que nous venons de citer. Certains auteurs, qui ont bien connu Mirbeau, confirmeront, comme nous le verrons plus loin, ses capacités à inventer et à érotiser. La compréhension de ce profil psychologique est un point très important pour une lecture plus raisonnable du roman. Ne confondons pas fantasmes, fiction et réalités.

La question des vraies raisons du renvoi peut avoir aussi plusieurs explications simples et vraisemblables, en dehors de celle proposée dans le roman. Au mauvais élève, avec de mauvaises notes, autant en travail qu'en conduite, et qui vont en s'accroissant d'années en années, peut s'ajouter l'information de l'encadrement sur les projets "d'évasion" envisagée par Bolorec et Sébastien, ou encore la volonté d'éliminer le "risque de contamination" de ces deux esprits anarchistes et opposants. La lettre au préfet du Morbihan<sup>19</sup>, si elle est vraie, a pu être communiquée au recteur du collège et produire l'effet recherché sans que la raison en soit donnée aux intéressés. Enfin, il ne faut pas écarter la possibilité de relations homosexuelles avec Bolorec, dans la salle de musique ou ailleurs, relations non exceptionnelles à 15 ans, en internat. Ce ne sont là que suppositions, mais le "déplacement" de la faute appartient volontiers à la structure mentale signalée. Quant au problème du dossier, rappelons qu'à cette époque, il n'existe pas de véritables dossiers avec annotations, mais de simples registres sur lesquels sont inscrits les matricules, les classes, les professeurs. Ceci existe pour Octave Mirbeau.

L'hypothèse d'identification faite par les auteurs implique donc, pour être acceptable, la nécessaire addition de trois suppositions vérifiables, dont chacune est indispensable à l'ensemble : la réalité autobiographique de l'acte décrit dans le roman, la certitude que Stanislas est bien, non seulement le maître d'études, mais aussi le surveillant de dortoir d'Octave Mirbeau au printemps 1863, et enfin, l'existence d'un "acteur" ayant le pouvoir de confesser. Or la première supposition est tout à fait discutable, la seconde ne peut être confirmée de façon précise, et la troisième infirme totalement l'hypothèse proposée.

Peut-on alors parler d'autobiographie si l'on récusé tout ce qui est vérifiable et qu'on

s'autorise à interpréter à sa guise ce qui ne l'est pas ? C'est alors s'accorder le droit de décider à sa convenance ce qui relève de la réalité ou de la fiction. Ceci dit, quelques réflexions sont possibles

Nous comprenons volontiers la double tentation des auteurs de chercher, à travers une interprétation délibérément autobiographique du roman, une personne et, mieux, un nom, derrière le personnage du Père de Kern. En désignant une personne derrière ce personnage de roman, il devient *ipso facto* un être vivant et réel dans la totalité de son personnage, comme si cela était une réalité acquise. En croyant d'autre part y découvrir une personnalité, et en dénonçant par là "une faute illustre", cela apporte, sans aucun doute, davantage d'originalité et d'intérêt à leur hypothèse et au roman que s'il s'agissait d'une personne plus anonyme, avec laquelle d'ailleurs il eût été plus difficile de trouver des points communs. Précisément nous n'avons connaissance d'aucune autre célébrité, que celle du futur Père du Lac, dans la liste de l'encadrement du collège de Vannes pendant les années de présence d'Octave Mirbeau. Néanmoins, hormis cet avantage médiatique certain, une telle déclaration n'a de sens que si elle peut être affirmée réellement.

Pourquoi d'ailleurs vouloir absolument imaginer un personnage réel dans un roman nourri par l'imaginaire ? Un personnage de roman est toujours autre chose qu'un être réel. C'est un être de papier créé par la fascination des mots et des fantasmes de l'auteur. Le Père de Kern est un personnage entièrement construit par l'auteur, à la mesure de sa haine de l'enseignement jésuite. C'est un "patchwork", un arlequin de sa haine, un archétype caricatural du mythe jésuite dans lequel on retrouve ses composantes habituelles : la contrainte, la séduction, l'hypocrisie, le machiavélisme, le laxisme moral et sa casuistique. Le personnage est une synthèse trop exhaustive de ce mythe pour être vrai. Le talent de l'auteur et son antijésuitisme féroce rehaussent son imagination et le conduisent à une caricature symbolique, mais le réalisme de l'environnement si bien décrit dans le roman tend, par assimilation, à le faire passer pour réel. Défions-nous des monstres engendrés par l'écriture, elle a le pouvoir de transformer le mythe en réalité et de le rendre plus séduisant qu'elle. La vérité historique, cependant, ne s'établit pas en cédant à la séduction des mythes, des romans ou d'intimes convictions. Cet "être hideux"<sup>20</sup> n'appartient qu'à l'imaginaire d'Octave Mirbeau, façonné à partir d'un fait divers, rapporté, inventé ou subi, par lui ou un autre, mais développé pour nourrir un procès délibéré contre l'enseignement religieux, si attaqué alors par la nouvelle République. Ce n'est pas sans rappeler frère Ignace mis en scène par Edgard Quinet dans les *Tablettes du juif errant*<sup>21</sup> (1822), qui a volé, violé, assassiné et dont le confesseur reste bien indulgent. Les mythes littéraires existent, leur politisation aussi.

On ne peut pas, en effet, négliger dans ce roman le procès de l'enseignement religieux fait par l'auteur, vu ses contacts avec les milieux de la presse et le contexte politique de l'époque. Depuis *Le Juif errant*<sup>22</sup> d'Eugène Sue, l'arme du roman, du roman-feuilleton et surtout de la presse qui découvre son nouveau pouvoir, n'est pas négligée dans le combat politique pour sensibiliser l'opinion. L'efficacité politique du mythe est certaine dans sa capacité à diaboliser et à culpabiliser l'adversaire à éliminer. Il paraît alors normal que l'auteur, en accord avec l'anticléricalisme programmé du pouvoir, apporte son appui dans un roman, comme dans la presse et, par une telle satire, dans une littérature de circonstance, noircisse le tableau pour la cause. Cela ne fait que prolonger la thématique de nombre de romans antérieurs sur les jésuites, toujours décrits plus noirs qu'ils ne sont, en particulier sous la monarchie de juillet. Pourquoi alors, dans un roman, pour ruiner tout crédit à ce type d'éducation, ne pas caricaturer un jésuite dans une sombre histoire de mœurs, domaine très privilégié d'Octave Mirbeau ? En ressuscitant un vieil antijésuitisme populaire, on atteint toute la Compagnie de Jésus et l'enseignement religieux. *Je n'ai qu'une haine au coeur mais elle est profonde et vivace, la haine de l'éducation religieuse*<sup>23</sup>. [...] *C'est pourquoi, étant partisan de toutes les libertés, je m'élève avec indignation contre la liberté d'enseignement, qui est la négation même de la liberté tout court. Est-ce que, sous prétexte de liberté, on permet aux gens de jeter du poison dans les sources*<sup>24</sup> ? C'est bien là, une position politique et même une dialectique du pouvoir totalitaire usant de la fiction littéraire pour désigner le mal.

Dans la mesure où il pourrait y avoir, en non-dit, quelques éléments de rapprochement<sup>t</sup> entre

<sup>t</sup> Rapprochements d'ailleurs fragiles et variables. Peut-on comparer, dans l'article du *Gaulois*<sup>25</sup> "le regard franc et vif de du Lac avec le regard trouble de Kern, de même son mouvement net et décisif avec les gestes aux inflexions molles de nonchaloir du même de Kern ? D'autre part, dans ce même article qui se veut une présentation biographique

le personnage de roman et, en l'occurrence Stanislas du Lac, n'est-il pas naturel et habituel d'emprunter quelques détails à ceux que l'on a connus pour construire et imaginer un personnage de roman. Ceci d'autant plus quand le sujet est le plus représentatif d'un ordre que l'on veut désigner. Or Stanislas du Lac l'est par son poids médiatique et son influence d'enseignant religieux. Ne parlons pas alors avec fougue ou désinvolture d'un emprunt, éventuel et parcellaire, de quelques aspects d'une personne, manifestement admirée par l'auteur, mais symbolique d'un ordre qu'il veut combattre et salir, à une identification globalisante ou même à une inspiration suggérant insidieusement la même chose. Ceci, à travers une interprétation systématiquement orientée et soupçonneuse<sup>e</sup> transposant sur cette personne le pire d'un personnage de roman, alors même qu'on lui retire le bénéfice de la sincérité des louanges de l'auteur.

Rappelons en effet que l'affrontement entre l'État et l'enseignement religieux débute en 1876 avec l'installation d'une Chambre républicaine, socialiste et radicale, violemment anticléricale. *Le cléricalisme, voilà l'ennemi*, s'écrie Gambetta. En 1877, les "Postards" sont accusés d'avoir été informés du sujet de géométrie descriptive au concours de Polytechnique. Le Père du Lac, alors recteur de l'École des Postes, fait un procès en diffamation et le gagne une fois au tribunal de grande instance, quatre fois en appel, une fois en cassation contre six journaux, qui en payent chacun le prix fort (18.000 francs chacun) et lui gardent rancune. En 1880, le Père du Lac fédère la résistance au projet de loi sur la réforme de l'enseignement supérieur et, par son action, obtient le rejet de l'article 7 par le Sénat, à une faible majorité, 140 contre 120. Cet échec du gouvernement est contourné en mars par les deux décrets de Jules Ferry, qui entraînent la dissolution de la Compagnie de Jésus en août. Il devient dès lors, en tant que jésuite-symbole, le personnage cible, officiel et privilégié, de toute la gauche républicaine anticléricale, tant du fait de sa personnalité, de ses interventions, que de ce qu'il représente dans la hiérarchie, sociale, éducative et religieuse.

Ceci est d'ailleurs très apparent dans un article du journal *Le Gaulois*<sup>26</sup>, paru précisément en 1880, à l'acmé de la bataille parlementaire visant à supprimer l'enseignement religieux, comme d'autres paraîtront en 98 lors du déclenchement de l'affaire Dreyfus et de la révision du procès. Mirbeau, cumulant pamphlet et fiction, compare tranquillement, avec son exagération habituelle, l'assassin *Menesclou qui détruisait les petites filles, et les jésuites qui détruisent les petits garçons*, par le poison qu'ils répandent dans leur esprit, et *méritent même châtiment*. Par une inversion révélatrice, il souhaite que l'on raconte plus tard que *le Père du Lac passait son temps et occupait les loisirs des Pères à dépecer les petites filles tandis que le sympathique Menesclou troublait l'ordre de la République*. C'est bien un reproche sur l'éducation des jésuites en général et au Père du Lac en particulier pour son action contre l'ordre de la République. C'est l'enseignement jésuite et sa résistance politique qu'il veut voir condamner aussi lourdement que celle d'un criminel. Les attaques de Mirbeau vis-à-vis du Père du Lac, malgré toute l'admiration qu'il ne cache pas pour sa personne<sup>27</sup>, sont uniquement politiques, en raison du poids de sa personnalité et de son opposition au gouvernement dans le domaine de l'enseignement religieux. Il est aussi, malgré tout, ce qu'il déteste le plus: jésuite et noble. Comment d'ailleurs pourrait-il être aussi élogieux sur la personne s'il y avait entre eux un tel contentieux ? Comment, lorsque Mirbeau dit revoir le Père du Lac en 1888 près de Carnac, c'est-à-dire 25 ans après Vannes, ce dernier pourrait-il l'interpeller et revenir sur de tels faits antérieurs en lui disant : *qu'êtes vous devenu ?... N'avez vous pas horreur de vos péchés*<sup>28</sup> ?, s'il y avait été impliqué ? Or cette rencontre est très possible car le Père du Lac, alors à Canterbury, revient souvent en France pour continuer à coordonner le défense de l'enseignement religieux. Mais même si l'historicité de cette rencontre ne peut être affirmée, ces quelques mots sont en eux mêmes signifiants, car, écrits par Mirbeau lui-même, c'est un aveu spontané.

Le Père du Lac, personnage emblématique de la compagnie de Jésus, a eu le privilège d'être le bouc émissaire, la victime expiatoire de l'antijésuitisme, version atténuée de l'anticléricalisme de l'époque, mais n'en jetant pas moins l'anathème sur tout le pouvoir clérical. Si cela commence dès 1880, les attaques et les calomnies seront plus rudes encore de 1898 à 1902, dès le déclenchement

---

du Père du Lac, il y a d'importantes et graves inexactitudes en ce qui concerne l'âge, les études et les conditions de la vocation que nous avons précisées au début de ce texte. Est-ce par manque d'information ou par habitude de distorsion des faits ? Serait-il plus romancier que journaliste, même dans un article de journal ?

e L'argumentation dite du double langage laisse trop facilement libre cours à toute interprétation personnelle.

de l'affaire Dreyfus lors de la révision du procès. Son amitié avec le général de Boisdeffre, chef d'État-major de l'armée, fait dire à Mirbeau, dans *L'Aurore*<sup>29</sup>, que *l'affaire Dreyfus est un crime exclusivement jésuite*, au même titre qu'on a parlé du complot jésuite contre la nation. Le mythe jésuite vient relayer le mythe juif et devient le remède politique à l'affaire Dreyfus, la machine de guerre pour régler le sort du cléricanisme en établissant son lien avec l'État-Major. Des attaques aussi injustifiées ne sont qu'une réplique à l'antidreyfusisme sur des thèmes identiques et sur des victimes aussi innocentes. Elles sont, l'une comme l'autre, l'objet d'un enjeu de société qui les dépasse et ont comme spécificité commune l'adversité séculaire qu'on leur manifeste et l'utilisation politique d'une mythologie qui leur est propre. Ainsi, deux destins seront troublés, malgré leur innocence, par le hasard de seuls faits historiques et culturels.

Mirbeau écrit en 98, c'est-à-dire dès le déclenchement de l'affaire Dreyfus, dans le même article que le Père du Lac *aurait pu lui apprendre à fabriquer des faux, à hurler des cris de mort dans les cours de salle d'assise, à piller des magasins juifs, à condamner des innocents*<sup>30</sup> !. Sans commentaire. Les documents personnels et le recul de l'Histoire ont bien montré que le Père du Lac n'est jamais intervenu dans l'affaire Dreyfus, mais il importait d'affirmer le soi-disant complot jésuite sur le plan politique. Le livre de Jean-Denis Bredin sur *l'Affaire*<sup>31</sup>, qui fait référence en la matière, en fait acte et le disculpe : *Joseph Reinach met en cause, sans apporter d'éléments probants, l'action souterraine des jésuites. Il s'en prend spécialement au Père du Lac, "brouillonnant dans toutes les intrigues"*, selon Reinach. Ce fut le paradoxe de sa notoriété et le reflet de sa haute personnalité que d'être aussi attaqué que loué pendant toute cette période si troublée des deux dernières décennies du siècle. C'est un risque inhérent à la célébrité quand elle fait obstacle à un projet politique.

Pour toutes ces raisons politiques, il a connu beaucoup de calomnies, même personnelles, mais jamais dans le domaine évoqué dans le roman *Sébastien Roch*. Ces attaques ont d'ailleurs davantage laissé une tache sur le front de ceux qui les proférèrent que sur celui à qui elles étaient destinées, au même titre que pour ceux qui accusèrent Dreyfus, par légèreté ou conviction. Alors, de grâce, ne venons pas, un siècle après, hurler avec des loups défunts, et reprendre les chemins usés du passé sur un thème aussi nouveau qu'insuffisamment étayé. Nous n'avons jamais lu la moindre allusion, qui n'aurait certainement pas manqué d'être, s'il y avait eu des rumeurs ou des soupçons à ce titre. Dans plus de soixante coupures de journaux recueillies après sa mort, nous n'avons trouvé aucun sous-entendu dans ce domaine, en particulier parmi ceux qui restaient encore les plus agressifs. Rien enfin dans la lecture de toutes les importantes archives le concernant ne permet d'esquisser le moindre soupçon à ce titre. Rien dans la lecture de ses notes personnelles et dans le secret de son carnet spirituel ne permet de voir dans la personnalité du Père du Lac une telle déviation morale, au contraire. Sur le seul plan de sa rigueur morale et intellectuelle, de son respect d'autrui, de son être profondément religieux et de sa spiritualité, qui apparaissent dans ses écrits, une telle assimilation est impossible, par manque de cohérence du personnage.

Dans la mesure où nous osons nous aventurer dans l'interprétation de ce roman, nous dirions surtout que le Père de Kern est un personnage essentiellement ou majoritairement fictif. Personnage d'ailleurs intéressant car aussi révélateur d'un certain moment politique de lutte anticléricale que concrétisant, majorant et sublimant les révoltes et les fantasmes érotisés de l'auteur. La lecture du roman doit ainsi davantage être faite à partir de la trilogie d'une psychobiographie, d'une action politique et d'une symbolique, qu'à travers une interprétation autobiographique trop littérale. La place de la création littéraire doit être respectée. Retenons ce que dit<sup>32</sup> Louis de Robert au sujet d'Octave Mirbeau : *Il avait l'imagination érotique, ma mémoire fourmille d'anecdotes scabreuses qu'il m'a contées, certifiées vraies, qui ne l'étaient nullement et qui, si je pouvais les redire ici avec décence, donneraient une faible idée de son pouvoir d'invention*. Roland Dorgeles<sup>33</sup> note avec justesse que *l'esprit créateur de Mirbeau m'est toujours apparu comme une machine à transformer le réel. Il faut qu'il enlaidisse et gonfle ce qu'il approche*. Hubert Juin<sup>34</sup> écrit aussi *Ce pouvoir d'invention trouve certainement son application dans la perversité du sexe*. Tout est dit en ces

---

e Mirbeau sera de plus en plus politique. Il prendra contact avec B. Lazare dès le début de l'affaire Dreyfus et participera à de très fréquentes réunions avec la plupart des républicains anticléricaux actifs tels que G. Clémenceau, Y. Guyot, Ranc, C. Pelletan et d'autres<sup>35</sup>.

quelques citations, quant aux caractéristiques psychologiques essentielles de l'auteur, déjà soulignées plus haut dans le texte. L'acte ignoble et la perversité de la confession du père de Kern en sont sans aucun doute l'illustration appliquée au mythe jésuite ressuscité pour l'occasion d'une lutte anticléricale et politique. L'auteur a, nous n'en doutons pas, toutes les ficelles, tous les talents pour mystifier et conforter une opinion publique candide ou dévote à l'antijésuitisme et, de façon plus générale, à l'anticléricisme. C'était à l'ordre du jour.

N'est-il pas préférable de considérer que les *grimaces* outrancières d'Octave Mirbeau n'ont pour raisons que de magnifier et venger son *calvaire* ? Les débordements érotiques de ses personnages reflètent non seulement les anomalies de sa sexualité, mais aussi un sentiment d'insatisfaction générale. En réglant le contentieux de son désenchantement vis-à-vis d'une société contraignante qu'il récuse, il retrouve par le roman une liberté essentielle pour lui. Celle qu'il éprouve dans le contact sensitif de la nature et dans l'espace infini de son imaginaire, où il nous introduit subtilement en le calquant sur une réalité modelée par ses fantasmes. Il se débat pour pouvoir "être" et à ce titre il s'invente autant qu'il invente. Respectons cette évasion, c'est tout l'art du roman, celui d'inventer une réalité, et c'est là où se manifeste le plus brillamment tout son merveilleux talent. *Sébastien Roch* est un roman, laissons lui donc toutes ses distances par rapport à la réalité et, par une confusion des genres, ne déformons pas le visage des morts ainsi que leur mémoire.

Yves du LAC

## NOTES

1. *Sébastien Roch*, par Octave Mirbeau, Union générale des éditions, 1977.
2. *Octave Mirbeau. L'imprécauteur au coeur fidèle*", biographie, Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, 1990.
3. *Sébastien Roch*, p.202
4. *Jésuites*, par le Père du Lac, Librairie Plon, 1901, Introduction, p.XVI à XXXI.
5. Archives des Jésuites.
6. *Jésuites*, Père du Lac, p. XXII.
7. *Sébastien Roch*, p. 210
8. *Ibid*, p. 266.
- 9 *Octave Mirbeau, l'imprécauteur*, p. 44
10. *Sébastien Roch*, p. 320
11. *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au coeur fidèle* ,p. 44
12. *Catalogus. sociorum et officiorum. Provinciae Franciae*, années 61/62. 62/63. 63/64.
13. *Octave Mirbeau l'imprécauteur au coeur fidèle*, P. Michel et J.-F.Nivet, p. 37.
14. *Sébastien Roch*, p.46
15. *Octave Mirbeau*, biographie, par P. Michel et J.-F. Nivet, p.44
16. "Essai d'approche psychanalytique d'Octave Mirbeau. par José-Marie Bataille. Actes du colloque Octave Mirbeau. Presses Universitaires d'Angers. 1992. p. 338.
17. *Ibid*. p.340.
18. *Ibid*. p.337.
- 19 In *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, "Pétrisseurs d'âme", p.163
20. *Octave Mirbeau, l'imprécauteur*, P. Michel et J.-F. Nivet. p. 44.
21. Edgard Quinet, *Œuvres complètes*, Paris, Librairie Germer-Baillière, 1876.
22. *Le Juif errant*, Eugène Sue. Feuilleton dans *Le Constitutionnel*, 1844. et R. Laffont 1983
23. *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy,. 1990, *La Revue Blanche*, 1er juin 1902, "Réponse à une enquête sur l'éducation", p.165.
24. *Ibid*. p. 166
25. *Le Gaulois*, 26/03/1880, "La Journée parisienne - Un futur expulsé".
26. *Le Gaulois* 1/09/1880. "La Journée parisienne - Ni les uns ni les autres".
27. *Ibid*. 26/03/1880, "Un futur expulsé".
28. *L'Aurore*, 22 août 1898. In *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, "Souvenirs".
29. *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, "Souvenirs", p.157, et *L'Aurore*, 22 août 1898.
30. *Ibid*. p. 154.
31. *L'Affaire*, par Jean-Denis Bredin, Fayard, 1993, p. 415, n..

32. *Sébastien Roch*. Introduction. Hubert Juin. p. 10.
33. Cité par Hubert Juin, *ibid*, p. 30
34. *Ibid*. p. 10;
35. *L’Affaire*, J.-D. Bredin, p. 189, 245, 322, 376, 381, 386, 540, 541,611.